

Il est bien tard pour revenir sur *Les Caves du Vatican*, et la mort d'André Gide oblige à une certaine réserve. Mais enfin Gide a beaucoup d'autres titres à notre admiration et il faut bien dire que cette dernière pièce n'aura ajouté à sa gloire qu'une poignée de mains de M. Vincent Auriol. L'indigence d'une construction dramatique tour à tour puérile ou périlleuse saute aux yeux à chaque instant tandis que plus de quinze fois tombe le rideau sur des scènes d'un comique laborieux et fatigant. Avec le recul du temps le livre reste dans notre esprit comme une grosse farce, point toujours très drôle qui sert de repoussoir autant que de cadre à un des personnages gidiens les mieux venus, Lafcadio, prince de l'acte gratuit. Mais depuis près de quarante ans que la morale de l'acte gratuit a été lancée, elle a beaucoup perdu de sa force explosive; et dans la farce du protestant André Gide sur certains milieux catholiques il y a un côté qui date un peu trop de l'époque du petit père Combes. Le roman a été découpé en tranches comme un saucisson et on nous en sert quelques rondelles. Au spectateur de reconstituer le saucisson entier. La mise en scène de M. Jean Meyer et le jeu des acteurs ne sont pas d'un grand secours, parce que chaque scène semble avoir été traitée pour elle-même: M. Yonnel meurt comme un vrai père noble; le duo d'amour est traité comme un duo d'amour dans l'escalier de Mlle de la Seiglière; telle scène est farce, donc M. Meyer et Mme Bretty peuvent « charger » à qui mieux mieux, etc. Je ne vois dans tout cela aucun bénéfice, ni pour Gide, ni pour le théâtre. Deux acteurs heureusement se sont donné la peine de composer soigneusement, « humainement » si on peut dire, leurs personnages: M. Henri Rollan est un parfait Julius de Baraglioul; il évite les pièges de la caricature et de la convention, il comble les lacunes de la silhouette que la pièce lui propose, il respecte mieux qu'un autre le comique de Gide et il ajoute même à la vérité du personnage. Et M. Roland Alexandre, jeune acteur presque inconnu, a eu la chance d'incarner parfaitement et d'une manière charmante Lafcadio. Grâce à lui, et grâce à lui seul, cette partie au moins du mythe gidien a été respectée, animée d'une manière parfaitement juste, avec ce qu'il fallait de passion et de désinvolture, avec la noblesse et l'art noble de s'encanailler parfois.

A. Blanc-Dufour

Avec *Le Feu sur la Terre*, M. François Mauriac a joué royalement au théâtre Hébertot, une partie difficile. Sa personnalité est trop en vue et trop combative pour ne pas être guettée; un échec aurait fait plaisir à beaucoup. Après l'acte d'exposition, un peu nu, on pouvait hésiter. Mais dès que le drame a été noué, dès que les personnages se sont mis à vivre et nous à comprendre le vrai sujet, la partie a été gagnée. Et M. Mauriac est arrivé à ce résultat en restant fidèle à lui-même. Pas d'innovation, pas de renouvellement technique plus ou moins artificiel: cette pièce en quatre actes est bâtie sur